



# LE FIGARO LITTÉRAIRE

NOUVELLES RÉFLEXIONS D'UN PELERIN EN U. R. S. S.

## LES "RETOUCHES" D'ANDRÉ GIDE

Par

B. SOUVARINE

André Gide n'existait pas pour l'U. R. S. S. avant son adhésion, relativement récente, au communisme. Adopté à grand bruit, il devint là-bas, du jour au lendemain, un des plus grands écrivains du temps, un des plus éminents défenseurs de la « culture ». En U. R. S. S., les réputations sont faites ou défaits en quelques heures, sur un signe d'en haut qui se répercute en s'amplifiant dans les profondeurs populaires : tel inconnu, soudain proclamé génie, sera sans transition vilipendé à outrance, et, d'un extrême à l'autre, on a peine à discerner si l'injus-



Au milieu des jeunes filles russes

stice est plus grande dans la faveur ou dans la disgrâce.

Les éditions soviétiques firent traduire le *Voyage au Congo*, puis les *Pages de Journal*, et préparèrent un recueil expurgé d'*Œuvres complètes*. Expurgé, car il y avait cette maudite question sexuelle, sur quoi il était indiqué de faire silence, et bien d'autres choses encore, que les bolchéviks ne peuvent comprendre, encore moins imprimer. Mais le nom d'André Gide ayant acquis droit de cité par décision supérieure, prit place parmi les noms répétés chaque jour, dans la presse bolchéviste et à toutes les tribunes, des meilleurs représentants de l'humanité. Les tirages atteignirent ces chiffres énormes qui font impression en Occident, mais qui ne signifient rien en U. R. S. S., d'où est exclue la loi de l'offre et de la demande. Consécration suprême, Gide eut les honneurs de l'*Encyclopédie soviétique*, où sa notice est plus importante que celle de Charles Gide, son oncle, et même illustrée d'un portrait, ce qui indique un hommage insigne ; de telles particularités, sous la plus totalitaire des dictatures, ne décident rien au hasard.

L'article de l'*Encyclopédie soviétique* se propose, bien entendu, de donner une explication marxiste, ou plutôt soi-disant telle, de l'itinéraire d'André Gide, les œuvres principales servant de jalons. Donc, *L'Immoraliste* exprime, paraît-il, la conception philosophique du monde de la bourgeoisie rentière. Dans *Les Caves du Vatican* s'approfondissent l'aperception et l'appréciation pessimistes de la crise de la culture bourgeoise. Gide cherche une issue, tantôt dans l'individualisme nietzschéen, tantôt dans la morale évangélique : *Si le grain ne meurt*. Il peint le saisissant tableau de l'effondrement des bases morales de la vie bourgeoise dans *Les Faux Monnayeurs*. En 1928, avec son *Voyage au Congo*, il s'indigne devant l'ex-



#### Au Café.

exploitation des indigènes. Enfin, l'aggravation de la crise du monde capitaliste et la construction du socialisme en U. R. S. S. accentuent son hostilité au capitalisme : en 1932, dans son *Journal* et ailleurs, il prend décidément parti pour l'U. R. S. S. et la révolution prolétarienne...

Prendre parti pour l'U. R. S. S., toute la question est là, en effet, aux yeux des bolchéviks, c'est bien le critère unique permettant de décider du talent, du génie, des tirages et d'autre chose aussi, à quoi Gide fait une rapide allusion dans son dernier livre : les droits d'auteur. Il est curieux à remarquer, même *Encyclopédie*, même page, que Charles Gide, « économiste bourgeois » et coopérateur pacifique, trouve grâce à Moscou malgré ses « plans utopiques et réactionnaires », parce que, après un voyage en U. R. S. S.,

« il a reconnu dans la presse les immenses succès du pouvoir et de la coopération soviétiques » (laquelle coopération, d'ailleurs, n'existe pas). Prendre parti pour l'U. R. S. S., c'est approuver d'avance et les yeux fermés tout ce qui s'y passe. Ouvrir les yeux, élever une objection ou formuler un doute, c'est prendre parti contre l'U. R. S. S. et s'exposer aux avant-derniers outrages.

André Gide en a fait l'amère expérience avec son *Retour de l'U. R. S. S.* Il pensait « rendre plus grand service à l'U. R. S. S. même et à la cause que pour nous

elle représente, en parlant sans feinte », et, quoi qu'il en dise, avec beaucoup de ménagements. Il croyait que « la vérité, fût-elle douloureuse, ne peut blesser que pour guérir ». Mais quelques lignes de lui, trop vraies, trop sières, ont suffi pour le faire mettre hors la loi soviétique. Brusquement, « l'ami de l'U. R. S. S. » est devenu « ennemi de l'U. R. S. S. ». Le tome IV de la *Petite Encyclopédie soviétique* venait de sortir des presses quand la N. R. F. a publié le *Retour de l'U. R. S. S.* : à quelques semaines près, on eût arrêté le tirage et supprimé l'article sur Gide, à moins d'y ajouter les pires injures.

Le plus surprenant est que Gide considérait encore l'U. R. S. S. à la façon des bolchéviks eux-mêmes, sauf une fois où il écrit : « Et par l'U. R. S. S. j'entends celui qui la dirige. » La confusion est courante entre la Russie et l'Union Soviétique, le peuple russe et le parti bolchéviste, la révolution de Lénine et la contre-révolution de Staline. Rares ceux qui savent faire les distinctions nécessaires et dans le russe discerner le soviétique, dans la révolution le bolchévisme, et sur les multitudes dominées la couche des dominateurs. Avec son *Retour de l'U. R. S. S.*, Gide espérait pouvoir parler en citoyen adoptif d'une patrie d'élection où tout se confondait pour lui dans un même amour. Il s'inquiétait de « l'évolution de l'U. R. S. S. depuis à peine plus d'un an », alors qu'il aurait dû remonter approximativement à la mort de Lénine, à douze années en arrière, pour saisir le sens du phénomène qui l'émeut. Il en était encore à admettre, en tout cas à dire : « Du moins ceci reste acquis : il n'y a plus, en U. R. S. S., l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques-uns. C'est énorme. »

Aujourd'hui, Gide publie des *Retouches à mon Retour de l'U. R. S. S.* qui précisent et clarifient ses idées. Il dit lui-même avec franchise : « Ce n'est qu'après avoir écrit mon livre sur l'U. R. S. S. que j'ai achevé de m'instruire. Citrine, Trotski, Mercier, Yvon, Victor Serge, Legay, Rudolf et bien d'autres m'ont apporté leur documentation. Tout ce qu'ils m'ont appris, et que je ne faisais que soupçonner, a confirmé, renforcé mes appréhensions. » Il a tiré assez profit de la fréquentation de ses auteurs et de ses réflexions personnelles pour réfuter d'une manière pertinente toutes les objections faites au *Retour de l'U. R. S. S.*, pour savoir maintenir avec une douce fermeté ses conclusions antérieures en les conduisant à leurs fins logiques, et avec des faits ou des chiffres indiscutables à l'appui, des arguments nouveaux dans une langue simple et forte. Il rectifie ses propres jugements erronés, comme celui qui est cité plus haut sur ce que Saint-Simon appelle « l'exploitation de l'homme par l'homme » — ayant compris enfin que le prolétaire soviétique, malgré la disparition des capitalistes actionnaires, « est exploité tout de même, et d'une manière si retorse, si subtile, si détournée, qu'il ne sait plus à qui s'en prendre ». Les *Retouches* éliminent la plupart des contradictions qui obscurcissaient le *Retour* et font ressortir une opinion critique d'une netteté remarquable.

On ne peut s'interdire un parallèle entre l'aventure de Panait Istrati et celle d'André Gide. Tous deux sont partis pour l'U. R. S. S. le cœur gonflé d'espoir, la tête pleine de quasi-certitudes, sans préparation véritable à l'intelligence d'un problème aussi vaste et complexe. Sous l'impulsion d'une pure confiance sentimentale, mais induits en erreur par une propagande astucieuse, sans doute aussi réagissant contre l'incompréhension et les préjugés de leur milieu habituel, ils al-

laient à la découverte d'un nouveau monde où serait renversée la table bourgeoise des valeurs, assurés d'avance d'y trouver ce qu'ils étaient venus chercher sur place. L'un et l'autre eussent pu se renseigner d'abord à bonne source, étudier ici la question qu'ils croyaient résolue en Russie, s'épargner de tristes désillusions et une chute douloureuse. Mais peut-être vaut-il mieux, en définitive, pour eux et pour nous, que tous deux aient vécu cette crise de conscience. Celle d'Istrati a eu peu d'effet sur le public abusé par la mise en scène russo-soviétique, mais Gide a retenu à temps beaucoup d'intellectuels sincères glissant sur une pente fâcheuse, en leur donnant à réfléchir. En U. R. S. S., après avoir été dupes et subi le charme, nos bons voyageurs voulurent en savoir plus long et ils virent bientôt l'envers du décor. Cherchant la vérité, ils trouvèrent partout le mensonge. Désireux de servir, ils ont risqué de timides objections et se sont heurtés à un mur hostile, le mur d'acier. Non sans un cruel débat intérieur, ils crurent venue l'heure d'élever la voix pour mettre en garde leurs amis, leurs frères, contre les périls de la dégénérescence post-révolutionnaire, et ce fut une lapidation sans merci par des mercenaires, des cyniques, des philistins, des fanatiques. Un peu tard, ils apprirent à connaître les profiteurs du régime qu'ils auraient voulu amender, tout au plus ré-



En promenade.

former, et qui leur imposait de le combattre. Combien de communistes honnêtes, avant eux, appartenant corps et âme à la même cause idéale, ont dû passer par les mêmes étapes et payer cher leur désintéressement, leur ferveur ?

Mais là où Istrati, bouillant d'indignation, n'a pas su faire preuve de maîtrise de soi, Gide a gardé son calme et le *self control* qui fallait pour tenir en respect la meute déchaînée.

(Voir la suite page 6.)

# LES «RETOUCHES» D'ANDRE GIDE

(Suite de la cinquième page.)

Loin de céder aux insultes et aux menaces, il a nourri et fortifié ses convictions pour écrire ses *Retouches* dans des circonstances générales et particulières d'ailleurs très différentes, et tout à l'avantage du second, Istrati a sombré, tandis que Gide restait debout, mûri et grandi. Les *Retouches* attestent une attitude sérieuse et méditée, sans pose et sans faiblesse, sans peur et sans reproche. Et la gravité du ton n'y nuit pas à l'attrait du style, n'est nullement incompatible avec une certaine malice divertissante sous certaine apparence de candeur.

C'est un recueil trop court de notes décousues, sans apprêt, un peu informes, parfois négligées sinon négligentes. Mais avec quelle sûreté de main Gide, dès les premières lignes, y règle en quelques mots le compte de Romain Rolland, zélateur sénile du bolchévisme de la décadence, y rétorque les arguties des gendeletrés de l'art pseudo-prolétarien... On s'étonne pourtant de le voir prendre en considération des médiocrités dont les mobiles ne laissent aucun doute et leur attribuer, peut-être par artifice de contreverse, une intelligence ou une bonne foi dont elles sont manifestement dépourvues. Il n'empêche qu'on a plaisir à lire ses réponses probes et probantes, à goûter son ironie lucide et topique, à partager sa révolte froide et sobre devant le mensonge prétendu soviétique.

Il faut savoir gré à Gide d'indiquer à son auditoire une excellente documentation en langue française sur l'U. R. S. S. et son régime économique, politique et moral. Il a eu raison surtout de puiser largement dans la brochure de M. Yvon : *Ce qu'est devenue la révolution russe*, publiée par des syndicalistes français qui ne se sont pas laissés corrompre par le bolchévisme. Il ne s'est point trompé en consultant les enquêtes de Walter Citrine, secrétaire général des Trade Unions britanniques, et de Kléber Legay, secrétaire adjoint à la Fédération nationale des mineurs de France, les ouvrages de Lucien Laurat et de Victor Serge. Signalons, à ce propos, l'omission du témoignage sans égal d'Andrew Smith : *J'ai été ouvrier en U. R. S. S.*, que Plon vient de faire paraître. Trop de gens supposent, à tort, qu'il est impossible d'avoir une idée juste de l'état des choses et de la situation des hommes en U. R. S. S. et de se rendre compte de la situation des syndicalistes pressurés et de leurs choix.

En face, sous une ferreur policière implacable, la Russie martyre ne livre pas ses secrets aux faux témoins de sleeping cars. Mais des ouvriers comme Yvon et Smith, des intellectuels comme Laurat et Serge, des syndicalistes comme Citrine et Legay, bénéficiant de conditions exceptionnelles d'investigation, apportent des témoignages authentiques et valables. Gide a bien fait de leur accorder créance.

Un des chapitres des *Retouches* se termine sur ces paroles : « Il est grand temps que le parti communiste de France consente à ouvrir les yeux ; grand temps qu'on cesse de lui mentir. Ou, sinon, que le peuple des travailleurs comprenne qu'il est dupé par les communistes, comme ceux-ci le sont aujourd'hui par Moscou ». L'avertissement est tardif, mais opportun encore. Il ne vaut pas seulement pour le peuple de France, auquel Gide l'adresse. Au point où en sont les événements et les réalités en Europe, nous ne pouvons plus rien, ou presque, pour la malheureuse Russie mise au pas, rien que répéter sans cesse la vérité sur son sort et manifester en toute occurrence propice une solidarité humaine à son égard. Mais tout n'est pas encore absolument perdu, hors des Etats totalitaires. Puissent les *Retouches* d'André Gide contribuer à préserver les autres peuples d'une expérience atroce et vaine.

B. Souvarine.